

Il était une fois Aïn Sebaa

Jusqu'au 18 décembre, l'Uzine rend hommage à Aïn Sebâa à travers "Aïn Sebâa K-Ybd3", un projet artistique multiforme qui entend raconter l'histoire d'un quartier trop souvent réduit à ses industries. Maria Daïf, directrice générale du lieu, nous en parle.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLOTTE HENNEBICQUE

Au départ, y a-t-il une raison affective à l'installation de l'Uzine à Aïn Sebâa de la part des fondateurs ?

Les fondateurs de la Fondation Touria et Abdelaziz Tazi et de son espace culturel l'Uzine sont une famille dont les entreprises sont essentiellement installées à Aïn Sebâa. D'ailleurs, l'appellation L'Uzine est un clin d'œil à l'histoire du quartier et de la famille.

Aïn Sebaa a-t-il toujours été ce quartier industriel que l'on connaît aujourd'hui ?

Aïn Sebâa a d'abord été un quartier agricole. D'ailleurs, beaucoup de rues portent encore le nom de fleurs et d'arbres et nous espérons qu'elles les garderont. L'une des plus grandes écoles d'agriculture et d'agronomie du pays était à Aïn Sebâa. C'est l'actuel lycée Ibn Al Aouam. Aïn Sebâa, c'était d'abord des grandes fermes jusqu'à l'ère industrielle dans les années 60. La création d'usines de production d'abord à Hay Mohammedi et aux Roches Noires a fini par atteindre Aïn Sebâa. Le quartier était aussi un quartier d'habitations pour les cadres européens et les ouvriers marocains (casernes de Oukacha entre autres) mais aussi un quartier de loisirs (cinémas, guinguette, bars, restaurants). Il reste encore de très belles maisons de cette époque, menacées par la spéculation immobilière. Aujourd'hui, le quartier est celui qui draine le plus d'argent à la ville. Multinationales, industries, constructeurs automobiles y sont installés. Pourtant, nous avons l'impression qu'il est oublié. Avec l'arrivée prochaine du tramway, nous espérons que cette situation changera.

Dans quelle mesure l'Uzine a-t-elle contribué à faire revivre la vie culturelle du quartier ?

Jusqu'à la création de l'Uzine il y a deux ans, le quartier comptait un seul centre culturel, Larbi Batma. Pourtant, c'est un immense

quartier qui compte plus de 160 000 habitants. La dernière salle de cinéma du quartier, le cinéma Beau-Lieu, a fermé il y a plus de vingt ans. Notre première projection en janvier dernier sur grand écran dans la salle Touria Tazi était, du coup, particulièrement émouvante. Nous offrons depuis en accès libre une projection par mois en partenariat avec la Cinémathèque de Tanger, des représentations de théâtre, de danse, des concerts, des ateliers de transmission tous les week-ends. Notre politique tarifaire est très abordable, notre credo étant "culture pour tous". Quant aux habitants du quartier, ils ont, je crois, compris que nous faisons partie des leurs. Beaucoup de jeunes qui fréquentent l'Uzine sont nés à Aïn Sebâa et continuent à y vivre. Je crois qu'on peut le dire : ils sont fiers qu'un espace comme l'Uzine existe dans leur quartier.

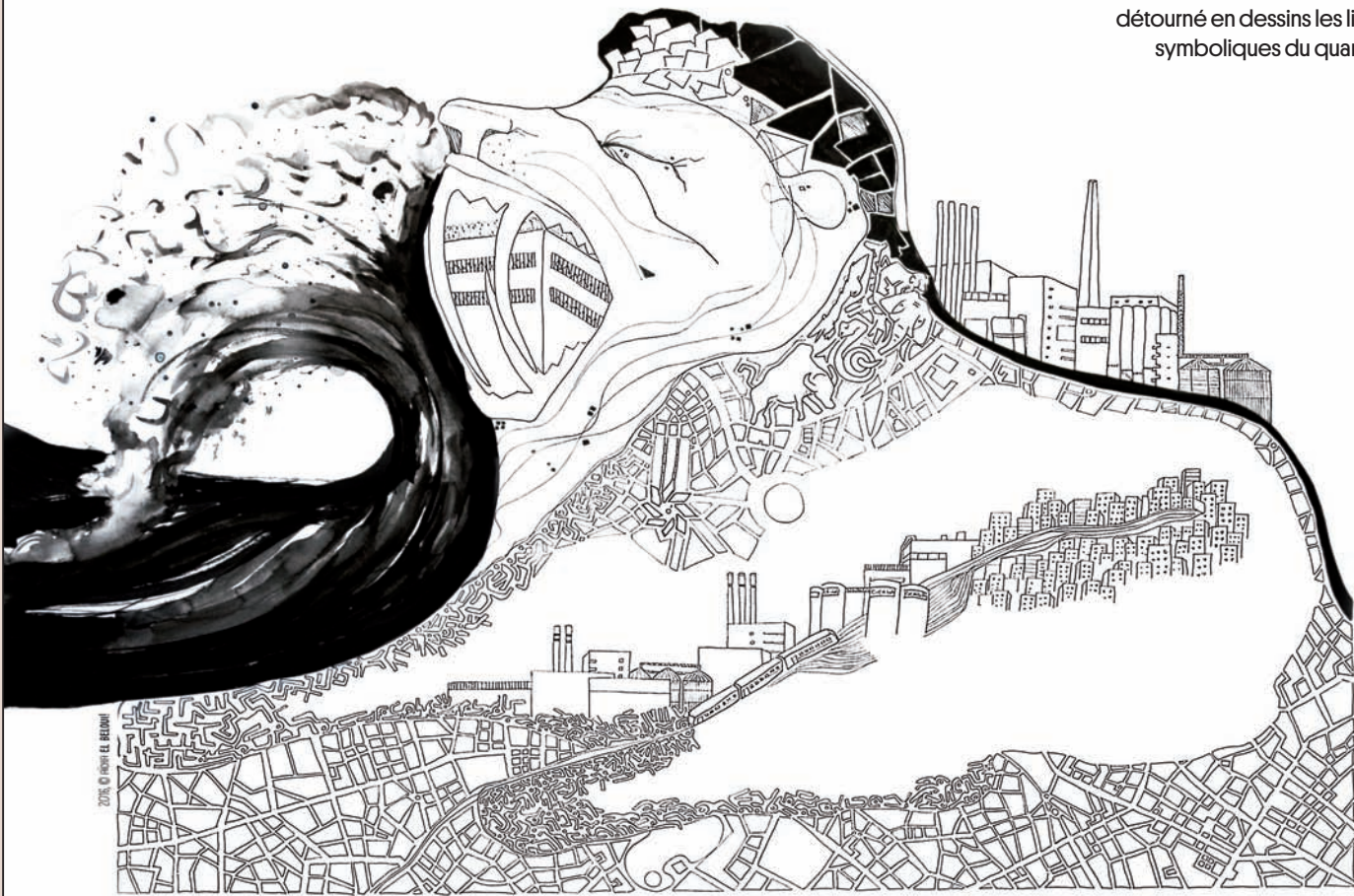
Une première exposition de la manifestation, "Archives d'Aïn Sebâa, le beau-lieu", est historique. À quoi renvoie ce beau-lieu ?

Aïn Sebâa a longtemps été surnommé le Beau-Lieu et ce dès le début du siècle dernier. Un quartier vert, un quartier de loisirs où on venait prendre l'air ou voir un concert (Edith Piaf s'y serait produit). Tout s'explique !

Les archives sur le quartier sont très dispersées. Comment avez-vous procédé ?

Je remercie vivement la directrice des recherches, Khadija El Alaoui, qui passé plus de huit mois à récolter la documentation auprès des bibliothèques, des entreprises, des collectionneurs, des studios photos et même des particuliers. Le travail sur la mémoire nous manque terriblement au Maroc.





L'Etat est plus dans une politique de démolition que de réhabilitation. À notre humble niveau, nous voulons vraiment participer à réhabiliter la mémoire de Aïn Sebâa. Cette exposition n'est qu'un début.

“T'swer Aïn Sebââ”, la deuxième exposition, est le résultat d'un atelier de photo conduit par Brahim Benkirane. Quel est le but de ce travail ?

C'est un atelier que nous avons lancé dès que l'idée a germé. Il a été dirigé, avec générosité et rigueur, par Brahim Benkirane, un artiste qui fait désormais partie de l'équipe. Nous avons sélectionné huit participantEs, férusEs de photographie, qui, pendant trois mois, ont porté un regard sur le quartier aujourd'hui. Nous leur offrons ici leur première expérience professionnelle, fruit d'un processus complet, de la création à la production, avec leur “prof” et commissaire des trois expositions, Florence Renault Darsi. Des talents qui ne demandaient qu'à éclore... Tous n'habitent pas le quartier, certains ne le connaissent que de nom. Nous avons tenu à ce que nos ateliers soient ouverts aux Casablancais, l'idée étant de relier Aïn Sebâa à la ville et non de ghettoïser.

Enfin, le “Musée collectif” est le fruit d'un travail de mémoire consacré au patrimoine industriel d'Aïn Sebâa...

Nous avons demandé à Mohamed Fariji et à son Atelier de l'Observatoire d'effectuer pour Aïn Sebâa ce qu'il avait fait pour la mémoire de

Casablanca dans le cadre de son “Musée collectif et citoyen”. Il a donc récupéré, recherché, collecté ce qui reste de l'histoire des sociétés de Aïn Sebâa et qui, par manque d'intérêt, est souvent sur le point de disparaître. Objets, machines, vêtements de travail, papiers, photos, publicités, films, mobilier, enseignes, produits, toutes ces traces du patrimoine industriel constituent ce “Musée collectif”, la vitrine muséale de Aïn Sebâa. Cette exposition est couplée avec une “air radio” conçue par Abdellah Hassak. C'est une installation radio éphémère et itinérante, installée le temps de l'exposition afin de faciliter les échanges autour de la mémoire collective industrielle du quartier. Elle propose des séances d'écoutes d'archives, d'entretiens, d'ambiances sonores des usines, mais aussi des débats, des discussions et des témoignages en direct.

Cette exposition vise-t-elle aussi à sensibiliser les autorités à la nécessité de protéger ce patrimoine ?

Tout notre programme a comme objectif de mettre le quartier, son histoire et son présent sous le feu des projecteurs, par l'art et la culture. L'Uzine est avant tout un incubateur artistique et culturel, un laboratoire de création. Nous ne sommes pas des militants mais montrer les visages du quartier est clairement un appel à le regarder autrement, à se réappropriation son histoire et à la réhabiliter. Nous avons invité les autorités locales à l'ouverture des expositions. Nous faisons notre travail, à eux de faire le leur, de comprendre et d'agir.

Quelles autres manifestations vont se succéder jusqu'au 18 décembre ?

“Aïn Seâa K-Ybd3” (“Aïn Sebâa crée”, en darija), c'est tous les week-ends jusqu'au 18 décembre et en semaine pour les expositions. Nous avons voulu mettre à l'honneur le quartier mais aussi les artistes de l'Uzine et les projets que l'espace héberge et soutient. L'artiste Hassan Darsi, dont l'association la Source du Lion est née à Aïn Sebâa, nous fait aussi le plaisir de présenter sa collection “Le Lion se meurt”, projet qui porte sur le lion du zoo de Aïn Sebâa. Nous avons aussi invité Aïcha El Beloui à détourner en dessins les lieux symboles du quartier, ce qu'elle a fait avec tendresse et malice. Un programme très riche qui sera clôturé par un concert du groupe Hoba Hoba Spirit. Je tiens absolument à remercier les artistes qui se sont mobilisés. Sans les citer tous : Sabrina Hakim, Hosni Almokhliss, Amine Aït Hammou, Ed Oner, Youssef Barrada... Je remercie aussi *oulad* l'Uzine : Abdessamad Nouidrate, Mohamed Daye, Abderrazak Lamim et l'équipe de l'Uzine dont l'implication et l'engagement sont exemplaires. On ne le dit pas souvent, mais sans nos donateurs, Karim, Hidaya et Nascer Tazi, ce lieu et ce projet n'existeraient pas. Ils sont la preuve que dans un pays où la culture est encore l'enfant pauvre de la politique, l'engagement et la générosité du secteur privé pour la création culturelle peut réellement la dynamiser. ♦

Programme de “Aïn Seâa K-Ybd3” sur la page Facebook de l'Uzine.